

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDEES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



La petite CARLETTINA

sœur de Louise Carletti, qui sera la révélation de "DIAMANT NOIR", réalisé par Jean DELANNOY, d'après le roman de Jean AICARD.

ESPOIRS.

ROGER RUDEL

Je viens de retrouver ce charmant camarade connu à Paris ; amené à Marseille par une possibilité d'engagement cinématographique avec l'un de nos réalisateurs. Mais voici en quelques mots, dévoilées ses activités déjà nombreuses, malgré son jeune âge : 20 ans. En 1937, ce jeune (c'est bien le terme exact) Méridional, car il est né à Montpellier, va à Paris et ne tarde pas à faire partie d'une troupe pleine de qualités et de fougueuse jeunesse : « La Compagnie des Douze » dirigée par Lucien Paris. C'est dans cette troupe où il joue des petits rôles que Roger apprit les premières notions du grand métier d'acteur. Rappelé à Nancy par des obligations familiales, il continue, de pair avec ses études, à jouer dans des troupes de la région et à augmenter de jour en jour son bagage de qu'ilés.

C'est à cette époque que se situe sa carrière dans ce beau sport qu'est le football ; à 18 ans, après avoir été sélectionné junior dans l'équipe de Meurthe-et-Moselle, il fait son entrée dans l'équipe professionnelle du F. C. Nancy, et apparaît à ses dirigeants comme un gros espoir du foot-ball lorrain ; mais là, malgré tout, n'est pas sa carrière : c'est au théâtre qu'il a donné ses premières amours, c'est le théâtre qui sera le plus fort. Il entre au Conservatoire de Nancy (où étudie également Georges Rollin), et en sort brillamment 10 mois plus tard, décidé à revenir à Paris. Mais le destin en veut autrement...

Réfugié à Montpellier, il fait une tournée en septembre 1940 avec la troupe « les Compagnons d'aujourd'hui », composée d'artistes réputés comme Jean Toulout, Jean Worms, Hiérônimus, Simone Paris, Ginette d'Yd, Charlotte Clasis, Christiane Delyne et Raymonde Vernay. Au sein de cette troupe de talent, quelle plus belle école pouvait-il souhaiter ? 15 jours plus tard, conscient de ses qualités, on lui confie un des rôles principaux de *Polyphème*, l'admirable tragédie en vers, d'Albert Samain, le rôle du jeune premier amoureux de Galathée : Acis, dans un grand gala Musset-Samain donné à l'Opéra de Montpellier. Il passe son hiver à jouer, dans une troupe formée de réfugiés, pour les blessés, les prisonniers et les réfugiés, soit à l'Opéra de Montpellier, soit dans les hôpitaux, soit dans les villes aux environs.

En mars 41, il peut faire une tournée en Algérie et en Tunisie, avec « Les Jongleurs de Paris » à son retour, il est appelé à Marseille où je viens de le rencontrer. Deux affaires intéressantes viennent de se présenter à lui : une grande tournée de 40 jours avec l'une de nos plus charmantes et talentueuses artistes, Jeanne Provost, ou (oui, mais chut !)

un engagement avec l'un de nos plus grands auteurs de films.

Rudel a accepté de partir avec Jeanne Provost pour laquelle il a une grande admiration. Il partira donc le 4 octobre avec *La Femme en Fleurs* de Denys Amiel. Entre temps, l'administrateur des tournées Suzy Prim est venu lui proposer le rôle principal, celui de Tonio, dans *L'Heure du Berger*, d'Edouard Bourdet que Suzy Prim va jouer pendant 3 mois en zone libre et en Afrique du Nord. L'affaire ne s'est pas conclue, puisque Roger Rudel avait déjà un contrat, mais cela prouve bien l'attention avec laquelle son ascension est suivie.

L'avenir est donc plein de promesses pour



Roger Rudel, jeune artiste dont le talent naissant, déjà mûri par les feux de la rampe, ne peut manquer d'attirer l'attention des metteurs en scène cinématographiques.

Monique BIARD.

RUBRIQUE HISTORIQUE DIX ANS DÉJÀ...

Comme durant toute la période que nous examinons, en septembre 1931 virent les feux des salles obscures aussi bien des films français que des versions françaises à côté de films étrangers. Pour les films français, rappelons *Une fine combine*, réalisé par André A. Chotin avec Suzanne Dehelly, Fernandel, Raoul Marco et une certaine Cora Lynn qui devait devenir par la suite, une des plus grandes vedettes du cinéma français, sous le nom d'Edwige Feuillère ; deux films de Jean Hémard : *La Fortune*, d'après Tristan Bernard, avec Jane Marny, Claude Dauphin, Daniel Lecourtis, Rognoni (devenu depuis le « doubleur » attitré d'Emil Jannings et Heinrich George), Alice Tissot et Henri Poupon et *Mondanités*, d'après Rip, mort il y a quelques semaines, avec les trois premiers interprètes du film précédent ; *Un homme en habit*, avec Fernand Gravey et Suzy Vernon ; *Le Monsieur de Minuit*, un film de Harry Lachman, avec Jean Weber, Josseline Gaël, Marcel Simon et Jules Moy ; *La Malle*, un sketch de Rip, avec Tramel ;

et enfin *Mam'zelle Nitouche*, de Marc Allégret avec Raimu, Alerme, Edith Méra et Janie Marèse, qui venait de se tuer quelques semaines auparavant, dans un accident d'automobile, alors qu'au volant de la voiture se trouvait... Georges Flamant.

Les « Artistes Associés » annonçaient des versions : *Mystification*, avec Jean Murat, Suzy Pierson et Léon Bary ; *Une femme libre* et *Nuit d'Espagne*, avec Jeanne Helbling, tandis que l'on pouvait voir les films américains : *Le Siffleur tragique*, avec Georges O'Brien ; *L'Amant de minuit*, avec Jeanette Mac Donald et Reginald Denry ; *Cœur et cambriole*, avec Lila Lee ; *Hors du gouffre*, avec le couple Janet Gaynor-Charles Farrell ; *L'Amour en l'an 2000* avec John Garrick, El Brendel et Maureen O'Sullivan et un film danois : *La Vénus du Pôle*, de Georges Schnevoigt, avec Mona Martenson et les artistes français Suzanne Delmas et Daniel Mendaille.

F.

GRANDEUR ET SERVITUDES CINÉMATOGRAPHIQUES

Le 3 mars, après 9 mois de chômage total, succédant à 9 mois de chômage larvé, on a vu, sur la porte d'un studio parisien, s'allumer soudain le mot : Silence.

On recommençait à y tourner un film parlant.

A celui qui pouvait franchir cette porte étroite, pénétrer dans cette cage de fer et de paille de verre qu'on nomme studio, inspecter ce lieu géométrique du faux soleil, des fenêtres sans vitres, du parquet de papier, des robes blanches qui sont jaunes et des bougies claires comme des phares, — à celui qui pouvait parcourir cette usine à tromperie, s'offrir un spectacle devenu rare depuis le triste 2 septembre, introuvable depuis le 13 juin. Il voyait un appareil de prises de vue fonctionnant normalement, enregistrant des scènes à l'exacte cadence d'avant-guerre, imprimant sur la même pellicule la vie aussi peu réelle de personnages inventés, cependant que le micro, pendu au col de la vieille « girafe », se remettait comme toujours à porter sur le visage de la vedette dont il suit obstinément la bouche, les ombres malencontreuses qui, depuis 18 mois, avaient cédé pour nous la place à d'autres ombres... Spectacle consolant !

Un tréteau, quelques mètres de toile, les feux de la rampe, l'acteur, c'est assez pour représenter un chef-d'œuvre. On comprend que le théâtre n'ait pas eu de grandes difficultés à se survivre. Les problèmes techniques de la création cinématographique sont d'évidence plus complexes.

Le sont-ils plus que ceux de la Presse ou de la Radio ?

Et pourtant, à travers la défaite, les bouleversements de l'occupation, Presse et Radio n'ont pas cessé de fonctionner. Ce n'est donc pas dans des difficultés de machinerie qu'il faut chercher la cause de cet exceptionnel enrayement où toutes notre industrie, naguère la troisième de France, s'est trouvée comme anéantie.

C'est ailleurs.

Le film est une arme. La France ne l'a jamais comprise. Une arme particulière. A longue portée.

La Presse mitraille. La Radio bombarde. Le Film, dans l'artillerie de la Propagande, est une pièce lourde, difficile à manier,

lente à pointer, qui projette au diable — c'est-à-dire au monde — l'explosif spirituel du plus gros calibre.

par
MARCEL L'HERBIER



Tandis que la France, abstraite de l'actuel, retirée des affaires du globe, méprisait cet engin géant et, malgré nos protestations, l'asservissait à l'Amérique, l'Allemagne donnait mille fois la preuve qu'elle connaissait l'exacte portée du film.

Elle savait aussi que le Théâtre, dans la mobilisation morale d'une nation moderne, n'entre, ne monte pour ainsi dire pas en ligne.

Maître en statistique, elle n'a pas omis de calculer qu'au bout de 400 représentations triomphales, échelonnées sur 18 mois, une bonne pièce n'a bouleversé finalement que trois cent mille personnes.

Dans le même temps un film, grâce à sa projection simultanée dans le monde, a pu divertir, émouvoir ou révolutionner des millions d'hommes.

Et il n'y a pas que la quantité des spectateurs qui crée cette disparité. Leur qualité

aussi n'a rien de commun. Le théâtre, flèche spirituelle, frappe à la tête. Le cinématographe, d'essence physique, plonge dans la foule... Un peuple entier, sanguin, musculeux, primaire, vibre, adhère ou se défend devant les images mouvantes.

Art fait en commun pour la communauté, art des masses ; « art de gauche », comme nous disions il y a 20 ans, art de base du 4^e Etat prophétisé par Clemenceau, art-type de la révolution socialiste en marche, le cinématographe est incommensurable avec le théâtre.

Hypnotiseur exceptionnel, agent unique d'une propagande en profondeur, la seule (quand la Radio ne frappe que l'ouïe, la Presse l'œil) qui violente à la fois les yeux et les oreilles, et non plus ceux d'un lecteur, d'un auditeur isolé, maître de soi, critique, mais d'une foule abulique, d'un magma humain dégradé par le nivellement du contact, le film peut seul porter rapidement, partout, en signes de lumière et de feu, les mots d'ordre ou de désordre, les appels à l'acte ou à la réserve, à l'opposition ou à la solidarité humaines.

L'adaptation aux temps nouveaux des contrats de travail, des conditions techniques de la production des films, du problème de leur exportation, le rappel immédiat ici de nos plus illustres déserteurs de la mise en scène et de l'interprétation, — voilà ce qu'on attend encore en vain, malgré l'ardeur méritoire de nos récents bâtisseurs. Voilà ce qui doit venir demain si l'on veut que les plus basses servitudes, les plus évitables, ne soient celles qui étouffent bientôt ce qui reste de grandeur au cinématographe. Et à travers cette grandeur, celle qu'avait si péniblement acquise le film français.

Ne détournons pas de l'espoir, n'arrachons pas à l'avenir toutes ces jeunes équipes d'auteurs, d'acteurs, de techniciens qui brûlent de servir demain une production nouvelle, épurée des aléas, des tares du passé.

Dans l'humble position où le malheur nous met, quels prepos tenir qui ne feraient pas figure de provocations, quelles propositions faire qui ne paraîtraient pas vantardises, quelle collaboration décider de nous-mêmes, de nous seuls, qui ne serait pas chimérique ? Bornons-nous à croire que pourra vivre avec le minimum de servitude et le maximum de grandeur une production européenne de films dans laquelle la France trouvera certainement une place à la hauteur de son mérite et de son Destin.

DANIELLE DARRIEUX

REÇOIT DEUX VISITES DE "LA REVUE DE L'ÉCRAN"



Danielle Darrieux et M. Rubirosa

Paris... lors de la première du *Premier rendez-vous*, il y avait cinq fauteuils entre Danielle Darrieux et Decoin. A Cannes, il y a deux palaces entre eux!... Decoin est au Grand Hôtel; Danielle, au Carlton. Ils sont restés très amis, paraît-il, mais j'ai cru apercevoir une ombre dans le clair regard de Danielle, quand j'ai prononcé le nom de Decoin!... Elle se ressaisit et, avec le plus gracieux sourire, elle me dit son plaisir de goûter au bon soleil de notre chère Riviera.

— Les restrictions? Elles ne me gênent pas du tout! Il n'y a que pour le tabac que ça ne va pas tout seul!... » A ces mots, elle arracha son paquet de « Naja » des mains de M. Rubirosa, en feignant de mettre à ses lèvres une précieuse cigarette puis, gentiment, elle la tendit au consul de Saint-Domingue.

Ils ont, tous deux, loué à Eden Roc un petit pavillon et, ainsi, ils se laissent bercer par ce charme qui émane du ciel, qui passe comme un souffle dans une brise méditerranéenne, apportant au cœur et à l'esprit cette douceur, cet engourdissement intraduisibles.

Danielle adore l'odeur du petit sentier qui surplombe les rochers quand, au crépuscule, les cigales s'arrêtent de chanter et qu'elle quitte sa cabane.

— Le calme, le soleil, la mer, voilà ce que j'aime plus que tout au monde!

Plus tard, elle nous dit :

— Je dois vous confier que j'essaie

d'épauler mon frère Olivier, qui fait ses débuts au théâtre... Je l'ai déjà pris avec moi dans *Battement de Cœur*, où il était troisième opérateur! Mais je crois qu'il préférerait maintenant aller devant la caméra, c'est si monotone de rester derrière! Je suis certaine qu'il a du talent! Quant à moi... Je me repose un mois à ne penser à rien, puis je recommence à tourner. Je suis très heureuse; tout va bien! Il faut que je bronze: regardez, je suis honteusement blanche!... »

J.-Jacques ANDRIEUX.

Chaque jour, presque à heure fixe, Danielle Darrieux arrive à sa cabane du bord de l'eau, et ne la quitte que pour rentrer dîner.

Aujourd'hui, le bungalow est vide, Danielle est dans l'eau. Elle nage le crawl avec beaucoup de style; c'est même très difficile de lui dire bonjour. Je fais de grands gestes:

— Ohé, Danielle...

Cette fois, elle m'a vue et me tend une main toute mouillée. Je n'ai pas le courage d'aborder tout de suite la question cinéma, car elle me paraît trop à son affaire dans cette mer limpide; elle y gagnera quelques minutes de sursis.



(Walter Photo Star)

Dans l'eau, elle s'amuse comme une gosse, rit aux éclats, et je retrouve la Danielle d'autrefois, celle qui n'était pas encore célèbre.

Elle essaie vainement d'enlever l'eau qu'elle a dans les oreilles. Elle en profite pour faire des contorsions et des grimaces extraordinaires; chez elle c'est une vraie manie, comme la belotte! Maintenant, un coup de peigne dans ses cheveux qui me semblent plus blonds que d'habitude, une cigarette!

Je lui parle de son frère. Elle me répond.

— Olivier est ravi, il suit des cours chez René Simon et attend patiemment de nouveaux engagements...

Puisqu'on parle de projets, je me risque :

— Et l'Amérique?

Danielle secoue la tête :

— Pas pour le moment en tout cas.

Ceci me rappelle son retour d'Hollywood il y a trois ans, quand elle m'avait dit : « Ils veulent que je sois revenue dans deux mois, mais je sens que je serai en retard au rendez-vous. »

Elle ne croyait pas si bien dire!

Je quitte les cabanes en laissant Danielle Darrieux derrière moi. Il y a encore pour une heure de soleil, et elle s'en voudrait de ne pas en profiter.

Françoise BARRE.

LA REVUE DE L'ÉCRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : Notional 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 65 frs, 6 mois : 35 frs.
Suisse :
27 Kanonenquai, Bâle
1 an : 10 frs suisses; 6 mois : 6 frs ;
le numéro : 30 centimes.

Stranger U. P. :
1 an : 130 frs, 6 mois : 75 frs.

Autres pays :
1 an : 160 frs, 6 mois : 85 frs.
(Chèques Postaux : A. de MASINI,
43, bd de la Madeleine, Marseille
C. C. 466-62)

Et vous, Monsieur, que pensez-vous...

... de VENUS AVEUGLE ?

Nous discutons de films « entre gens du métier »; nous entendons, au Ciné-Club par exemple, les opinions de cinéphiles fervents. Mais que pense du grand film qui remue une masse de spectateurs très supérieure à la moyenne des fidèles, la multitude des gens que l'on rencontre à la sortie de la salle, au café, ou dans le dernier tram qui les ramène chez eux? Nous avons pensé que l'engouement exceptionnel dont est l'objet *La Vénus Aveugle* désignait ce film comme une occasion précieuse de sonder l'opinion publique. Et voici aussi fidèlement transcrites que possible les réflexions que nous avons provoquées, et celles que nous avons cueillies au vol....

Ceux qui n'y comprennent rien. — Et Gérard Landry, est-ce qu'il se noie après avoir été flanqué à la mer par Georges Flamant?

— Pourquoi met-on un ventilateur devant Viviane Romance lorsqu'on veut lui faire croire que le vieux rafiot devenu yacht a pris le large?

— Crois-tu que Guisol ait dû devenir vraiment ventriloque pour tourner son rôle?

Celui qui comprend vite. — Moi, ce que je préfère c'est la colombe! D'ailleurs dans les films de Gance, la colombe est inévitable, tout comme la marguerite dans les dessins de Jean Eiffel!

Le Monsieur qui s'y connaît. — On peut constater qu'Abel Gance reste fidèle à lui-même sans se stratifier! Ainsi certaines scènes rappellent le rythme saccadé de *La Roue* tandis que l'orage évoque irrésistiblement les grands mouvements de *Napoléon*; par contre il y a un élément nouveau de douceur et d'humanité dans le sens intime du terme!

Un autre. — Ah, M...! Pour un film, c'est un film!

Le mélomane. — J'y retournerai demain rien que pour la chanson de la mer. Je suis obsédé par cet air et ne parviens à le retrouver.

Le naïf. — Ça fait tout drôle de voir Georges Flamant bien habillé!

La dame au nez pointu. — Etant poète moi-même, les recherches poétiques de cette œuvre me sont plus lumineusement perceptibles qu'à quiconque!

Le joueur. — Tu me dois cent sous, tu avais parié que ce serait un four!

L'inquiet. — Tu crois qu'elle finira par voir tout à fait comme avant!

Le curieux. — Est-ce vrai qu'ils ne veulent jamais jouer l'un sans l'autre?

L'ergoteur. — Tu vois bien que Viviane Romance n'a pas besoin de films « osés » pour se défendre!

Le scientifique. — Ce cas de cécité est du reste parfaitement plausible, ainsi j'ai une cousine...

Le bien renseigné. — Mary Lou, c'est la femme d'Abel Gance; elle n'est pas boiteuse du tout!

Le mieux renseigné encore. — Georges et Viviane, lorsqu'ils tournaient près de Marseille, me confiaient avoir découvert un petit bistrot où la bouillabaisse était étonnante!

Ceux qui y vont « bon jeu bon argent ». — Moi, j'ai trouvé cela très bien. Au début, c'est peut-être un peu lent à démarrer, mais après c'est magnifique. J'ai surtout beaucoup aimé les scènes avec la poupée, quand Viviane Romance l'endort et quand elle s'aperçoit que c'est une petite fille et pas la poupée. La scène de l'enterrement est aussi très réussie. Et puis quand on fait croire à Viviane Romance qu'elle fait un voyage. Tous les accessoires sont formidables. La mo-

to-cyclette est épatante. Et Guisol est aussi un type épatant.

— Ah comme c'est bien la *Vénus Aveugle*! C'est attendrissant, c'est tellement beau! C'est vraiment la première fois que Viviane Romance me plaît, car c'est la première fois qu'elle joue un rôle « honorable » un rôle humain...

Ceux qui n'ont pas trouvé de place. — J'ai eu encore plus envie d'entrer quand j'ai vu que l'on se battait à la caisse, mais, pas très costaud, je suis parti quand même!

— Je ne peux rien vous dire, car j'ai bien fait la queue pendant deux heures pour aller voir le film et entendre Abel Gance, mais je n'ai pas réussi à avoir la moindre place. Presque tout était loué d'avance et le reste était pris d'assaut. Alors, je suis bien forcé d'attendre...

... Et Margot, tirant son mouchoir :

— C'est certainement irréaliste tout ce qui se passe dans la *Vénus Aveugle*, mais j'ai pleuré comme une folle tellement c'est poignant et bien fait. Je suis sûre que c'est le meilleur et le plus beau film de Viviane Romance.



Une partie de *Vénus Aveugle* a été réalisée à Marseille, à bord d'un vieux cargo, au bassin-cimetière de Mourepiane. Voici, sur une photo prise à ce moment : Edmond T. Gréville, assistant, J. J. Mecatti, le producteur; Viviane Romance, Gérard Landry, Georges Flamant et Abel Gance.

DEUX CRIMES

A 5 SIECLES D'INTERVALLE ET
EN 180.000 IMAGES, C'EST...

Un crime a été commis, beaucoup d'histoires commencent ainsi, et le spectateur a 90 minutes pour trouver la solution.

Mais le crime du château de Malvaleix avait été commis il y a cinq siècles, de quoi laisser vingt générations d'amateurs d'énigmes policières.

Seul le professeur Barbaroux s'est entêté, son éditeur aussi, il est vrai, et même encore plus que lui.

Alors le professeur Barbaroux a une idée. Il prie Jules Berry de se mettre dans sa peau, obtient de Marcel Lucien qu'il le suive pas à pas avec sa caméra, et Michel Dulud, en un clin d'œil, fabrique un second crime où le complet-veston du marquis d'aujourd'hui se superpose, au cliquetis près, à l'armure de l'ancêtre.

Et la solution jaillit, pendant que les dernières lumières du jour se perdent dans les souterrains voutés et sous les arbres mystérieux, pendant que les craquements suspects des marches d'escaliers s'évanouissent dans la musique lointaine d'une horloge à fantômes.

Un film va naître...



Le professeur Barbaroux (Jules Berry) ne dédaigne pas de faire un brin de cour à la fiancée du jeune marquis... Rien d'étonnant puisque c'est Gisèle Parry qui joue ce rôle !

De loin, avec leur toit incliné et leur oeil de bœuf perché très haut, les studios de Nicca-Films à Saint-Laurent-du-Var ressemblent à une tribune de stade.

Puis on s'avance un peu dans le sentier et l'on passe devant un magasin d'accessoires à découvert sous un toit de hangar. Au fond de la cour, le rouge est allumé. On tourne.

par
LEO SAUVAGE

Coup de klaxon. Quatre-vingt deux, sixième..., dit la claquette. A la première il y avait eu une panne de son; à la deuxième, la bobine était arrivée à fin de course avant la fin de la scène; la cinquième était parfaite, mais un train avait passé derrière le studio, juste au moment où il était question de la boule de cristal.

Car nous sommes chez la cartomancienne, avec Pauline Carton. Il y a huit jours, sur le plateau où l'on tourne *Tobie est un ange*,

c'était elle la cartomancienne. Aujourd'hui, elle n'est que cliente, c'est l'honorable Madame Barbaroux qui est inquiète au sujet de son mari et qui tortille ses gants.

La Troisième Dalle renverse ainsi certaines habitudes. On verra Jules Berry dans une salle de jeux, mais ce sera pour y chercher quelqu'un et non pour y laisser ses louis. Il se rattrapera, il est vrai, loin de la caméra.

Pour l'instant, sur un autre plateau, la caméra est venue le trouver chez lui. On tourne « l'intérieur Barbaroux ».

Jim Gérald, enquêteur bedonnant, apprend des choses à Jules Berry. Cela se passe au coin du feu, devant la cheminée du hall. Jim Gérald porte une magnifique robe de chambre en soie véritable, qui date certainement d'avant-guerre. Jules Berry a les bretelles qui tombent sur les pantalons. Négligé...

Le décor est charmant. Un hall-bibliothèque comme on aimerait en avoir chez soi. Les murs sont garnis de bouquins, aucun n'est en staff et tous sont à l'endroit, prêts à être feuilletés.

— Treize cents volumes... me glisse Paul Laprun, l'assistant de Dulud. Nous avons dû dévaliser six bouquinistes pour cela.

De jour en jour, les plateaux se métamorphosent, le sous-sol du « Perroquet », avec sa cabine téléphonique et sa préposée aux lavabos succède à l'intérieur Barbaroux, puis c'est une auberge campagnarde, basse de plafond, encombrée de tonneaux et de caquets. Une guirlande de poivrons projette une ombre appétissante au soleil des projecteurs. Peut-être les principaux intéressés aimeraient ils particulièrement cette scène, s'il y avait un vrai repas à prendre. Hélas, le pain n'a jamais connu la boulangerie et l'énorme camembert près de la porte est en plâtre.

— Ah, être Charles Laughton et recommencer quinze fois la scène avec la cuisse de poulet dans *la vie d'Henry VIII*...

— A toi, Paul... coupe Dulud, mettant fin à toute autre considération humainement terre-à-terre.

Paul Masque rejette d'un bras hautain les perles de bois qui masquent l'entrée de



Au balcon du château, Francis Claude et Jean Heuzé essaient en vain de percer le mystère...

l'auberge. Une grande silhouette d'hidalgo de la purée, drapée dans une immense pélerine, une barbe de Christ sous des yeux de braise et scus une chevelure hirsute.

— Je suis le bateleur...

Et le bateleur attrape une pomme au bout de son couteau, jette la cape sur son épaule, philosophie avec grandezza.

— Mais asseyez-vous donc... dit le professeur Barbaroux qui a envie de causer.

Et le bateleur a de ces mots où jaillit tout le talent de dialoguiste de Michel Dulud :

— Je joue debout ! Mon public aussi est debout ! Voyez-vous, on a commencé à s'asseoir au théâtre quand on a cessé de comprendre !

Patiemment, Michel Dulud fait recommencer la scène jusqu'à ce que cette « autorité du tonnerre de Dieu » qui fait que Jules Berry regrette manifestement de ne pas pouvoir jouer le bateleur en même temps que Barbaroux, jusqu'à ce que cette autorité du tonnerre de Dieu se double du voile de mélancolie que désire l'auteur.

— Asseyez-vous donc..., répète le Professeur Barbaroux.

Et comme il faut encore recommencer à cause de l'appareil qu'on doit recharger — la pellicule est livrée en bobines de soixante mètres qui sont vite épuisées, — Jules Ber-

ry ajoute à la stupéfaction de ceux qui ne l'ont jamais vu si patient et qui commentaient eux-mêmes à s'énerver :

— Eh bien, recommençons ! On est là pour cela !

Mais dans la voiture qui nous ramène en ville, tout le monde est un peu fatigué. Jules Berry rêve en regardant filer les villas de la Promenade des Anglais. Seul le chignon de Pauline Carton ne se laisse pas défriser, même par huit heures d'éreintement au studio. Elle ne s'est même pas donné la peine d'enlever son maquillage :

— Les gens vont encore dire, lance-t-elle, que les jeunes filles d'aujourd'hui se fardent trop...

Et elle repousse d'un index désinvolte, son chapeau sur la nuque.



Quelles sont donc les confidences que se font Philippe Hersent et Pierre Stephen ?...

Un mois de travail à la Bastide-du-Roy, le vieux château de Biot qui, avec quelques échafaudages en plus et certains ajouts modernes en moins, jouera le rôle du mystérieux castel des Malvaleix. Puis deux mois de studio, et encore quinze jours de château et puis des semaines de montage sans oublier le long travail de préparation, bien avant le premier coup de manivelle. Michel Dulud sait

que l'œuvre valable est le produit du croisement heureux de l'imagination et du travail.

— Le spectateur, ajoute Dulud, cherche dans le film policier, le problème et l'ambiance. Mais l'ambiance ne sert à rien si l'histoire est ici, le problème fatigue si le cadre est ennuyeux. Problème et ambiance, enfin, même réunis, n'ont aucun intérêt s'ils sont faits avec du déjà-vu. Bref, plus que n'importe quel autre, le film policier exige une collaboration totale et parfaite entre l'auteur, le metteur en scène et l'opérateur...

Pour *La Troisième Dalle*, les trois sont devenus deux. Auteur et metteur en scène à la fois, Michel Dulud n'a plus à s'entendre qu'avec Marcel Lucien, son opérateur. Et à les voir travailler ensemble, on se rend vite compte que cela fait une fameuse paire. Michel Dulud pourtant a des exigences, tous ses plans sont prévus minutieusement sur le papier, rien n'est laissé aux hasards du tâtonnement. Car si l'auteur, chez Dulud, n'a pas peur de l'improvisation, le technicien, lui, qui pendant des mois et des mois a ouvert yeux et oreilles dans les coins anonymes des studios, le technicien tient à la méthode.

— Attention toutefois..., corrige Dulud quand il en est arrivé là de ses explications ou de ses confidences, attention ! Préparer son boulot avec amour, cela ne signifie pas suivre la routine. Et c'est pour cela que Lucien est un ange. C'est un opérateur qui ne vous dit jamais « ça ne se fait pas », mais « ça ne s'est pas encore fait ! » Et puis aussitôt, il essaie. Tenez, regardez-le...

(Suite page 10)



Un tour de passe-passe du bateleur (Paul Masque) qui semble bien amuser le valet de chambre (Jacques Tarride).

...LA TROISIEME DALLE

Le doigt dans l'oeil...

QUAND LA GRANDE PRESSE S'OCCUPE DU CINEMA

Nous avons donné dans notre dernier numéro un compte rendu de la Journée du Cinéma à la Foire de Marseille. Nous avons dit qui y était, ce qui s'y était passé, et pensions l'avoir fait avec exactitude, puisque nos multiples attributions d'organisateur nous obligeaient à tout voir, à tout contrôler. Mais il faut croire que nos confrères de la Grande Presse étaient encore plus présents que nous-mêmes, puisqu'ils ont relevé des faits et des présences qui nous étaient passés totalement inaperçus. En particulier, il nous avait bien semblé, et — qu'on excuse notre irrévérende obstination — il nous semble encore :

— Qu'Abel Gance s'est fait excuser de ne pouvoir être là ;

— Que Pierre Blanchar n'avait pu s'échapper, fut-ce pour quelques minutes, du studio, pas plus que Marcel Pagnol, et que nous n'avions pu entendre le premier nous parler de « la mission de l'artiste » ni voir la plus petite image de La Prière aux Etoiles ;

— Que M. Philippe Este, qui avait eu l'amabilité de faire tirer spécialement pour nous une copie des Actualités, n'avait pu venir lui-même des chasseurs d'images ;

— Que Roger Richebé s'était fait excuser, laissant à Arianod le soin de présenter Madame Sans-Gêne.

— Que si Pierre Collard était là, et avec lui un intéressant fragment de La Troisième Dalle, par contre ses artistes étaient quelque peu « empêchés » ;

— Que « La France en marche » n'est pas un nouveau film, mais un magazine filmé bimensuel, et que le numéro présenté à cause de son caractère (Du Cinématographe au Cinéma) date de février ;

— Enfin que ni Fernandel, ni Carette n'y étaient et que si, en définitive, les artistes étaient nombreux par rapport aux obligations qui rendent leur présence difficile, il était un peu optimiste d'écrire que « toutes les vedettes présentes en zone libre s'étaient donné rendez-vous, etc... »

Et maintenant, place à la Grande Presse :

Du « Jour Echo de Paris », du 19 septembre :

La Journée du Cinéma à la Foire de Marseille

Une journée du cinéma avait été organisée à la Foire de Marseille, à laquelle un public nombreux prit un vif intérêt.

M. Ploquin, directeur général du Comité d'organisation de l'Industrie cinématographique, prononça une allocution très goûtée sur la situation actuelle de l'industrie cinématographique française et présenta un nouveau film : « La France en marche ».

MM. Abel Gance, Marcel Pagnol, et tous les producteurs donnèrent des extraits de films en cours d'exécution. Et M. Pierre Blanchar parla de la mission des artistes de cinéma.

Enfin, avec un très grand succès, fut projeté un documentaire biographique sur le maréchal Pétain. Ce fut pour l'assistance une occasion de plus d'acclamer le chef de l'Etat et l'œuvre de redressement qu'il a entreprise.

Du « Radical » du 17 septembre :

... est offert par le Comité de la Foire.

Tandis que nous mettons sous presse à 15 heures, M. Ploquin prononce une allocution au Palais des Congrès, allocution suivie de deux causeries des grands artistes Jean Toulout et Pierre Blanchar, sur la situation du cinéma français.

Le programme d'aujourd'hui :

De « Marseille-Matin » du 18 septembre :

délégué à l'Exploitation, M. Minique, chef de Centre ; Guillemont etc...

De nombreux artistes étaient là : Fernandel, Almer, Georges Lanès, Carette, Pierre Blanchar. Et les amateurs d'autographes ne perdirent pas leur temps ! Dans la salle des Conférences, une rétrospective du cinéma.

M. Raymond Millet fit l'apologie du documentaire. M. Jean Toulout parla de la mission de l'acteur. M. Este chanta les mérites de cette vedette inconnue : l'opérateur d'actualités.

Et ce fut la présentation tant attendue de quelques morceaux de films actuellement en cours. On vit notamment, des passages de « Madame Sans-Gêne », de « Terre Verte », de « Troisième Salle », de « Une femme dans la nuit » et des « Hommes sans peur ».

Du « Petit Provençal » du 18 septembre :

... a passé complètement du programme. L'après-midi, à la salle des conférences, M. Ploquin a parlé de la situation actuelle, et expose les efforts et les projets de ses services. Pierre Blanchar, échappé pour quelques minutes du studio où il tourne « La Prière aux Etoiles », a dit quelques mots sur le rôle de la mission de l'acteur de cinéma.

Ensuite s'est déroulée la présentation de films actuellement en cours, les producteurs et les metteurs en scène ayant exceptionnellement accepté de fournir des morceaux de production actuelle. C'est ainsi que Pagnol a envoyé quelques mètres de film, Roger Richebé a présenté lui-même quelques passages de « Madame Sans-Gêne », Pierre Collard est venu avec quelques interprètes projeter une partie de la « Troisième Dalle ».

On a vu en outre des « échantillons » d'une « Femme dans la Nuit », de Gréville, « Les Hommes sans peur », d'Yvan-Nohé. Enfin, M. Este, qui dirige les Services des Actualités à la Maison Pathe, a fait un rapide exposé illustré sur l'écran de cette vedette inconnue : l'opérateur d'actualités.

Toutes les vedettes présentes actuellement en zone libre s'étaient donné rendez-vous dans l'enceinte de la Foire et les chasseurs d'autographes ne sont pas restés bredouilles. Aux stands des films et à celui de la presse on a signé à tour de bras des centaines de photographies.

Le pavillon suisse



Revue de l'Ecran

La mise au point de questions urgentes nous avait obligé à différer, samedi dernier, la réception-surprise prévue. Cette séance fut donc consacrée à des discussions touchant à la vie même du Club, puis à des échanges de vues sur les films du moment. Il y fut notamment décidé pour le :

SAMEDI 18 OCTOBRE, à 17 h. 30, une REUNION GENERALE, destinée à faire le point de l'activité du Club durant la saison écoulée, et à préciser le programme de la saison à venir.

En raison de l'importance de cette réunion la présence de tous les membres sera indispensable. Tous nos adhérents seront conviés par lettre individuelle.

Rappelons brièvement, pour ceux de nos lecteurs actuels qui ne suivraient que depuis peu La Revue de l'Ecran, que notre Ciné-Club, groupement sans but lucratif, s'est donné pour tâche de grouper ceux qui aiment le cinéma, sans distinction d'âge, de rang social, ni de profession, et de leur donner la possibilité de se rencontrer dans un cadre agréable, d'échanger des idées, de parfaire leurs connaissances cinématographiques, de se rencontrer avec des professionnels : artistes, réalisateurs, techniciens, etc..., enfin de participer aux manifestations qu'il sera éventuellement amené à organiser. Il ne saurait être en aucun cas assimilé :

- à une entreprise de spectacles ;
- à un moyen de bénéficier de quelque faveur que ce soit pour entrer dans les cinémas ;
- à une filière pour « devenir vedette ».

(Suite page 9)

Du « Soleil » du 18 septembre :

La journée du Cinéma a connu hier à la Foire, un très grand succès. A la salle des conférences M. Ploquin a parlé de la situation actuelle, de l'industrie cinématographique et expose les efforts et les projets de ses services. Pierre Blanchar, échappé pour quelques minutes du studio où il tourne « La Prière aux Etoiles », a dit quelques mots sur le rôle de la mission de l'acteur de cinéma.

Ensuite s'est déroulée la présentation de films actuellement en cours.

Le pavillon suisse



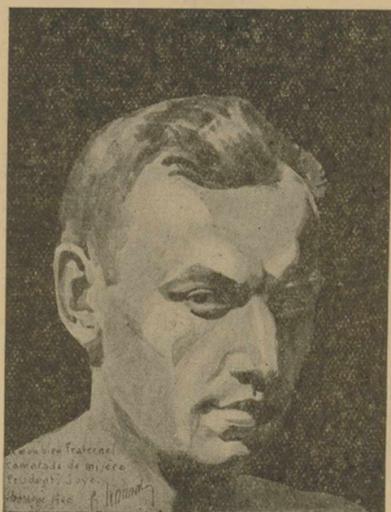
Sur quelques Dessins et Peintures de SVOBODA.

Parmi les œuvres nombreuses qui composent le Salon d'Automne marseillais, sis rue Saint-Ferréol, il est difficile de ne pas distinguer un groupe de dessins d'un caractère très particulier portant la signature du jeune peintre Svoboda, frère de la charmante artiste Madeleine Robinson. Ce sont des témoignages de la vie au Stalag où Svoboda a passé sa captivité. Témoignages simples, directs, d'une sincérité émouvante et dont le tragique, qui n'apparaît point tout d'abord, se dégage peu à peu de leur ensemble. Rien d'ostentatoire, d'affiché, de composé pour l'effet. Qu'il emploie la sépia, le crayon ou la plume, Svoboda n'a d'autre ambition que de définir quelques types humains que le hasard avait réunis autour de lui.

On est frappé, non pas par la diversité des visages, mais par l'expression de souffrance presque inavouée qui les unit les uns aux autres, quelles que soient leur origine, leur race, leur situation sociale : nègres de Guinée, Algériens, Arabes, Français de Bretagne ou de Provence, ils sont tous marqués, même lorsqu'ils sourient, de ce signe mystérieux qui établit, sous la diversité apparente des traits, la fraternité de la douleur. Leur rêve s'évade du décor monotone et désolé, de ce camp entouré de barbelés, de cette file uniforme de baraquements sous la lune, de ces étangs morts sur lesquels se penchent des branches



inertes, leur rêve échappe aux factionnaires postés devant les barrières épineuses pour rejoindre la vie dont on les a séparés. Quelques dessins relatent l'existence en commun au stalag : séances récréatives, fêtes improvisées où l'on voit des camarades réunis autour d'un piano, chacun imitant la joie de son



mieux pour tremper la mélancolie qui les étreint.

Svoboda procède d'une technique dont tout maniérisme est exclu : ses dessins à la plume sont particulièrement significatifs à cet égard : larges hachures, modelé vigoureux, traits incisifs et précis ; rien de bâclé, rien de hâtif, l'exécution, bien que rapide, ayant toujours un caractère définitif et sûr. Quelques peintures — des portraits — complètent cet ensemble et confirment les qualités que nous reconnaissons dans les dessins. Svoboda déteste, on le sent, le « jus » académique, cette patine anticipée qu'emploient volontiers les faux artistes pour donner à leurs toiles un apparence vénérable. Svoboda, au contraire, a recours à un chromatisme clair, d'une très grande franchise, d'une très grande pureté, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir des modelés puissants et amples, une facture extrêmement solide et une intensité d'expression qui n'emprunte rien à la convention ni à la ruse.

Gabriel BERTIN.

NOTRE COUVERTURE

Lorsqu'apparut pour la première fois sur l'écran dans *Les Gens du Voyage*, le visage d'enfant inquiète et têtue, le corps juvénile et troublant de Louise Carletti, nombre d'entre nous eurent tout de suite l'impression que là, et non ailleurs, était l'événement qui nous laisserait de cette œuvre un souvenir durable. D'autres films ont suivi, de bons et de mauvais pour arriver à cet *Enfer des Anges*, qui classa Louise Carletti parmi les figures les plus émouvantes de l'écran mondial. Et voici maintenant *Diamant noir*, que Jean Delannoy a adapté du populaire roman de Jean Aicard. Mais voilà qu'un sujet d'un intérêt renouvelé s'offre à nous, puisqu'apparaît dans ce film, à côté de Louise Carletti, la jeune sœur de cette dernière, Hélène, qui jouera désormais sous le nom de Carlettina. Les traits qui courront à son sujet sont enthousiastes, et les photos que nous avons vues, mieux qu'intéressantes. L'apparition de Carlettina sur l'écran renouvelera-t-elle le choc reçu lors des *Gens du Voyage* ? Cette famille de vieille souche lombarde aurait-elle reçu le don de nous étonner à chacune de ses manifestations cinématographiques ? Laissons à l'avenir — un avenir très proche maintenant — le soin de nous répondre.

CINÉ-CLUB

(Suite)

On peut se renseigner plus complètement et adhérer au Ciné-Club, en son local, 45, rue Sainte, à Marseille.

Le LUNDI, à partir de 18 h. 30 ;

Le VENDREDI, à partir de 18 heures ; et le SAMEDI, avant notre réunion, à 17 h. 30.

Les adhésions peuvent être également reçues, en dehors de ces jours et heures, aux bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43, Bd de la Madeleine.



UNE LETTRE

J'ai reçu de la Loire un très gentille lettre d'un jeune lecteur de la *Revue de l'Ecran*. En voici quelques extraits :

« Plusieurs de mes camarades et moi-même lisons assiduellement la *Revue de l'Ecran*. Votre rubrique « Cinéma d'Amateur » nous plaît beaucoup et, bien que nous ne connaissions pas de choses de la question, nous voudrions essayer de débiter dans cette branche.

« Nous sommes jeunes, ardents, pleins de bonne volonté et décidés à obtenir un résultat. Seulement, tout nous manque. Je veux dire que, modestes employés, nous ne disposons pas de beaucoup d'argent et nous n'avons ni caméra, ni pellicule, ni projecteur et nous ne savons pas comment faire pour nous procurer tout cela

« C'est pourquoi, sachant que vous vous intéressez aux jeunes désireux de faire du cinéma d'amateur, nous pensons que vous pourriez peut-être nous renseigner sur ce sujet.

« J'ose espérer que vous voudrez bien me répondre. Je sais qu'habituellement vous ne répondez jamais directement, cependant, je vous demande de faire une exception en notre faveur, tant est grande notre impatience.

« J'espère que ma lettre ne vous aura pas trop ennuyé... »

Je profite de cette lettre, dont je n'ai cité que quelques passages, pour faire savoir à tous les lecteurs de cette petite rubrique, que je répondrai, soit directement, soit dans la revue, à toutes les questions qu'ils voudront bien me poser.

Croyez bien que vos lettres ne m'ennuient nullement, bien au contraire, elles sont pour moi le plus sûr témoignage de votre attachement au cinéma de format réduit.

J'éprouve chaque jour une grande satisfaction au dépouillement de mon courrier. Sachez que je suis un jeune et que mon but est d'aider les jeunes.

Si vous voulez me faire plaisir, n'hésitez pas à m'écrire de longues lettres. J'attends donc une « avalanche » de courrier.

Jean BEAL.

DEUX CRIMES A CINQ SIÈCLES D'INTERVALLE...

(Suite de la page 7)

Sur le chariot qui glisse doucement, Marcel Lucien étudie un travelling. Vingt fois, à vous donner le mal de mer, les machinistes avancent et reculent la plateforme aux roues silencieuses qui porte l'appareil. Vingt fois, d'autres machinistes avancent et reculent les « nègres » qui dosent la lumière ou déplacent de cinq millimètres les objets dans le champ, pendant que les électriciens, sur la passerelle des projecteurs, « piquent » au commandement tel numéro et « montent » tel autre...

— Ça y est..., dit enfin la voix calme et posée de Marcel Lucien...

— Silence !... Moteur !... enchaîne Michel Dulud.

— Troisième Dalle, 68 première..., prononce l'homme à la claquette.

Roger Héduin, le marquis de Malvaleix, se penche vers son âme damnée, Mona Lambert, une bien jolie âme damnée entre parenthèses, sous le petit canotier de Simone Paris. Michel Dulud d'un geste désordonné mais rituel, appuie sur son chronomètre, qu'il porte en sautoir comme un monocle. Je jette un coup d'œil par-dessus l'épaule d'Axelle, la script, pour voir le temps prévu sur la fiche.

— Quarante-huit secondes..., me glisse Axelle qui a surpris mon regard.

— Quarante-huit secondes..., me dit au même instant Michel Dulud en me tendant le chronomètre.

Et Paul Laprun, qui s'est approché de moi, tire la conclusion :

— Voyez-vous, plus l'histoire est fantaisiste, et plus il faut de précision dans la réalisation. Deux secondes de trop par là, trois secondes de pas assez un peu plus loin, et le rythme du film est par terre. Mais vous pouvez compter sur Michel : toutes ses scènes sont réalisées comme elles sont calculées, à une demi-seconde près !

Cent quatre-vingt mille images dans cet esprit, un nouveau film, bientôt, sera prêt : faites avancer le spectateur !

Léo SAUVAGE.

NOUVELLES

— La production suisse est très active ces derniers temps et une dizaine de films doivent sortir incessamment.

— Fredy Scheim et Rudolf Bernhard tournent sous la direction de Heuberger un film comique *Train Spécial*.

— La Praesens a commencé les prises de vues de son premier grand film historique *Landamman Stauffacher*.

— L'excellent metteur en scène Kern travaille dans un petit village du Tessin à la réalisation de son prochain film dont le titre provisoire est *Al Canto del cucu*, interprété par L. Hormann, Fred Lucca, Troesch.



UNE FEMME COMME TOI.

Miracle d'une histoire bien contée ! Celle-ci est vieille comme le monde, un peu conventionnelle et certainement trop longue. Pourtant, nous sommes charmés de la première à la dernière image.

Maria Pretarius est une femme bien équilibrée. Pendant toute la semaine, elle soigne ses malades — car vous l'avais-je dit, elle est doctresse — mais le dimanche, elle va à la campagne. Ce qui prouve à la fois son intelligence et son amour de la nature ! Quant à l'amour tout court, elle y pense peu. Naturellement, elle s'éprendra d'un homme beau, riche, jeune, que tous ses succès faciles ont rendu sceptique et qui, si j'ose dire, court au devant de la catastrophe avec une inconscience sympathique. Car cette femme raisonnable représente bien le danger pour un homme de son espèce. Quant à Maria, elle lui a voué un amour exclusif, assez encombrant, qui sera à l'origine de tous leurs malentendus. Mais l'un et l'autre découvriront ainsi une conception de la vie qu'ils ne soupçonnaient même pas. Ayant souffert pendant les deux tiers du film, ils auront droit au traditionnel « happy end » qui nous les montrera enfin réunis et à l'aube d'une félicité sans mélange.

Certes, nous avons déjà entendu cette histoire et ces héros ne nous sont pas inconnus. Mais ils sont toujours sympathiques et sans prétention, ce qui est bien reposant.

V. Tourjansky a mis en scène avec beaucoup d'habileté cette situation romanesque et charmante. Certains angles de prises de vue sont remarquables et prouvent encore une fois que chez lui la science de la technique s'allie à un sens artistique étonnant.

Brigitte Horney est Maria avec un naturel et une flamme émouvante. Son angoisse et son incertitude révèlent par leur interprétation une excellente artiste. Joachim Gotschalk lui donne la réplique avec une désinvolture souriante qui n'est pas pour déplaire. Les autres rôles sont généralement tenus correctement, bien que deux ou trois silhouettes semblent avoir pour mission d'énerver le spectateur.

G. G.

DE SUISSE

— Max Hauffer, le réalisateur de *L'Or dans la Montagne*, travaille à deux films en dialecte : *La Famille Emil* et *Mer muess halt rede metanand*.

— Alfred Rasser reprend le projet du film *Der Achte Schweizer*.

— A Zurich, la « Filmkunst Zürich » a commencé les prises de vues d'un film consacré à l'aviateur Bider. Le scénario a été écrit par R. Ratt.

S. L.



NOUVELLES DE PARTOUT

— En vue de la réalisation du film d'Yvan Noé, *Six petites filles en blanc*, un pensionnat entier de jeunes filles a été réuni par les soins de Louis Pascal, l'actif assistant d'Yvan Noé. Chaque jour sur une pelouse voisine de Nice on peut voir ces jeunes filles régler les mouvements d'ensemble du cours de gymnastique et répéter les scènes du tennis.

— Au moment de partir pour Paris, André nous a déclaré qu'il allait faire un tour de chant à l'A.B.C. après quoi il reviendrait à Marseille pour créer aux Variétés une opérette avec Fernandel. A ce moment-là il aura aussi des projets cinématographiques dont nous reparlerons.

— Francis Claude va interpréter le rôle principal du film maritime que prépare Jean-Paul Paulin. Ce rôle était primitivement destiné à Fernandel.

— Géo Dorlis est avec Jean Daurand, Charles Moulin et Maurice Marsay, un des principaux interprètes de *Chefs de Demain*.

— Pierre de Hérain termine le grand documentaire qu'il tourne sur Monaco. Les commentaires du film sont écrits par Gabriel Ollivier.

— « La Bohème continue... » C'est ce que vient de nous apprendre Jean Henzi qui reprendra les cours en octobre.



Les Petites annonces sont reçues exclusivement à nos bureaux, où l'annonceur devra justifier personnellement de son identité.

La ligne de 33 lettres, espaces au signes :

Demandes d'emploi : 4 Frs. Autres rubriques : 7 fr. 50.

ICI BOURBON L'ARCHAMBAULT (Allier). Mme Bl. Loosen informe auteurs et scénaristes qu'elle a repris son activité pour le placement de toutes leurs œuvres. (45)

CHIRURGIEN-DENTISTE
2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Aoler, Vulcanite
Assurances Sociales

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

— Wanda Carlitz, qui vient de jouer le rôle de la garde-barrière dans *La Troisième Dalle* de Michel Dulud est engagée pour tourner dans *Les femmes ne mentent jamais* sous la direction d'Edmond L. Gréville.

— M. Boussand est revenu de Paris. Il va s'occuper de la production des *Roquevillard* après quoi il s'attachera à la production d'un film d'après un scénario original de René Jeanne.

— Henry Guisot est venu passer deux jours à Marseille pour créer à la Radio un des personnages principaux de *Carton-Pâte* de Robert Beauvais et Pierre Brive.

— Auprès du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique des délégués ont été nommés qui représenteront les intérêts des différents groupes de collaborateurs de création de films. Voici les délégués qui ont été choisis : Yvan Noé (pour les auteurs), Marc Allégret (réalisateurs), Cougmes (techniciens), Lucien Rachel (producteurs), Albert Préjean et Pierre Stephen (artistes).

— Notre confrère Mario Brun a écrit un scénario intitulé *Classe 40*, qui sera bientôt porté à l'écran.

— Yves Tarlet se trouve actuellement dans un Chantier de Jeunesse près d'Aix-les-Bains

mais on peut lui écrire : Villa Asmodée, Flacé-les-Macon (Saône-et-Loire).

— Jacques de Baroncelli a terminé la réalisation de *Le Pavillon brûlé* d'après la pièce de Stève Passer. L'interprétation réunit Pierre Renoit, Michèle Alfa, Eilha Labourdette, Jean Marais, Marcel Herrand, Bernard Blier, Jean Marchat, etc.

— René Lefèvre est à Paris. Il va bientôt réaliser le film *Opéra Musette* dont il est également l'auteur et dont il interprétera le rôle principal, aux côtés de Paulette Goddard et de Saturnin Fabre.

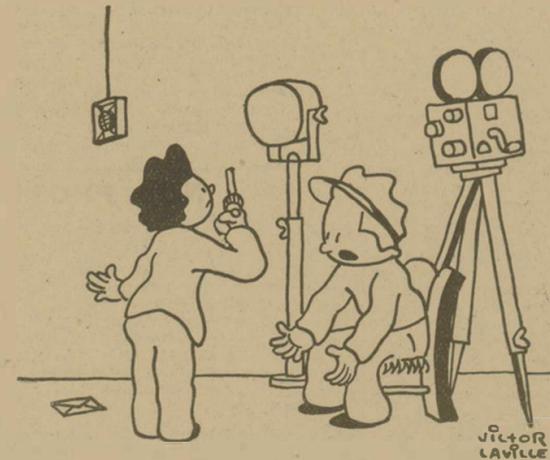
— Le décorateur Jacques Colombier est revenu de captivité. Il se trouve à Paris.

— Albert Valentin commencera vers le 15 octobre, la réalisation de *La Maison des Sept Jeunes Filles*, d'après un roman non publié de Georges Siméon. L'adaptation est de Jacques Viot, les dialogues — de Charles Spaak. C'est une production Régina. Le chef opérateur est Bachelet.

— Jean Dréville va réaliser *Annette et la Dame blonde*, d'après une nouvelle de Georges Siméon, avec Louise Carletti, Mona Goya, Henry Garat, Georges Rollin et Rosine Luguet.

— Contrairement à ce que l'on avait annoncé, ce n'est pas Pierre Fresnay mais Jean-Louis Barrault, qui interprétera *Symphonie Fantastique* aux côtés de Renée Saint-Cyr. La mise en scène est de Christian Jaque.

SUICIDE



— De la vie, dans votre jeu ! de la vie !

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS

EPLUCHURES

Dans *Dimanche Illustré*, un de nos confrères raconte :

Katharine Hepburn, qui a fait ravalier leurs paroles à ceux qui prétendaient, il y a trois ans, qu'elle était finie, vient d'accomplir l'impossible à Hollywood.

Voici l'histoire : deux auteurs presque inconnus, Ring Lardner Jr et Michael Kanin, écrivent un scénario, *La Femme de l'année*. Miss Hepburn le trouve à son goût. Elle télégraphie à Joseph Mankiewicz, le réalisateur du film qui a relancé Katharine l'année dernière : *Philadelphia Story* : « Soyez à votre bureau lundi, trois heures. Hepburn ».

Mankiewicz y est quand Miss Hepburn téléphone avec la ponctualité d'une horloge parlante. Elle lui dit qu'elle lui a envoyé un scénario et qu'elle désire le tourner et que la Metro a vingt-quatre heures pour l'accepter ou le refuser.

Quand elle arrive le lendemain aux bureaux de la M.G.M., de nombreux pontifs de la maison sont déjà réunis autour du tapis vert. Elle leur dit aussi tranquillement que dans ses films :

— J'ai deux offres d'autres compagnies et plus avantageuses que ce que je vais vous demander. Je vous apporte ce scénario à cause de *Philadelphia Story* et aussi parce que le rôle principal masculin doit être joué par l'une de vos stars. Je veux Spencer Tracy et 111.000 dollars pour le sujet.

Ils discutent, mais Katherine tient bon et finalement quelqu'un demande :

— Pourquoi 111.000 dollars ?

— Commissions d'agents, coupe Miss Hepburn.

— Mais il n'y a pas d'agents qui soient intervenus, lui fait-on remarquer.

Elle répond que ses auteurs, gens très réguliers, ne songeraient pas à conclure un contrat sans payer de commissions d'agents.

— En tous cas, cela ne fait que dix mille dollars, insiste un pontife de la Metro, pour qui sont les mille dollars supplémentaires ?

Et Miss Hepburn de répliquer :

— C'est pour moi, pour me dédommager de mère dérangée pour venir vous parler.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Régimes de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81, Marseille
Tél. : D. 50-93

PEINTURE DECORATION
ADY
THÉÂTRES-APPARTEMENTS-MANÈGES
BUREAU : 174, Rue de la Joliette
BUREAU : 2, Rue Vieux-Lézard
Tél. C. 524 MARSEILLE

Le Gérant : A. DE MABINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

EN SUISSE

Une soirée avec
GITTA HORWATH

Nous fûmes invités la semaine dernière à passer une soirée avec Gitta Horwath, blonde vedette du nouveau film suisse *Le Boléro*, celle que les critiques marseillais ont surnommée la fée de la danse, à la suite du dernier récital qu'elle donna à l'Opéra.

Gitta Horwath vient de signer un contrat pour un nouveau film suisse, dont le scénario a été écrit spécialement pour elle. Le titre provisoire de cette réalisation est *La blonde Gitta*. La société Elite de Zurich tirera tout d'abord deux versions du film, une en français, l'autre en allemand. Les prises de vues se dérouleront du 15 octobre au 15 novembre environ.

Dans ce film, Gitta Horwath tiendra un double rôle, et créera plusieurs danses, entre autres *La Danse du Feu*, de Manuel de Falla.

La charmante danseuse suisse, qui travailla à Paris sous la direction de Ponti et de Julien Falk est appelée à une belle carrière au cinéma. Tout le monde s'en réjouira, et ses amis français également, à qui elle

nous chargea de transmettre ses meilleurs souvenirs. N'oublions pas en effet que toute la carrière de Gitta Horwath se réalisa, jusqu'à maintenant en France. Elle possède d'ailleurs encore un appartement à Paris, et serait heureuse de recevoir des nouvelles des soldats dont elle fut la marraine pendant la guerre.

MICHELE MORGAN ET
SES AMIS SUISSES

La jeune vedette française n'oublie pas ses amis de Suisse. Au moment où elle commençait, à fin août, les prises de vues de son premier film américain *Jeanne de Paris*, elle nous adressa de ses nouvelles et nous chargea de transmettre ses meilleurs messages à tous ceux qui, en Suisse, s'intéressent à elle.

Michèle Morgan, qui ne parle pas encore de rentrer en France, nous assure néanmoins que, lorsqu'elle regagnera l'Europe, elle n'omettra pas la Suisse dans son itinéraire de retour.

LA PATROUILLE BLANCHE

Tel est le titre d'un nouveau grand film qui sortira sur les écrans à mi-octobre probablement.

Il s'agit d'une réalisation de grande en-

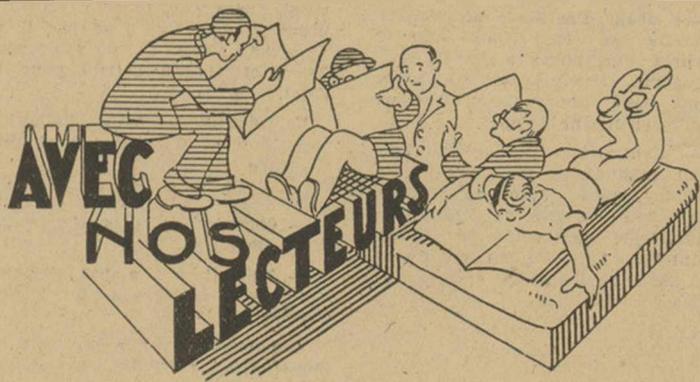
vergure, à la gloire des skieurs militaires suisses. La mise en scène est du Dr. Stauffacher, auteur du scénario, en collaboration avec M. Bebié.

Ce nouveau film est réalisé avec le concours des meilleurs skieurs et sortira tout d'abord en version originale, c'est à dire en «schwyzerdutsch», avec sous-titres français. Signalons immédiatement que ceci ne nuira en rien à la compréhension de *La Patrouille Blanche* où les dialogues sont fort peu nombreux.

Précisons également qu'il ne s'agit pas d'un documentaire sur la vie militaire en haute montagne. Le scénario met aux prises des patrouilles militaires suisses avec des espions internationaux, qui tentent de surprendre des secrets de la défense nationale helvétique. Après des poursuites émouvantes, ces espions peuvent être capturés et leur œuvre néfaste anéantie.

C'est avec un grand intérêt que nous allons attendre la sortie très prochaine de cette réalisation de Ciné Office, tournée en partie en Suisse allemande, et en bonne partie également sur les sommets dominants Montreux, Rochers de Naye et Piste du Diable, endroits bien connus partout en Suisse.

Charles DUCARRE.



Trinidad F., à l'Estaque. — Ce n'est certainement pas le moment d'entrer dans la carrière cinématographique, ni pour vous, ni même pour les autres. Si vous voulez tout de même risquer, vous n'avez qu'à nous envoyer ja lettre pour le metteur en scène et nous la ferons suivre.

Marguerite B. Gonfaron. — Avant de poser des questions, relisez un peu les numéros de la Revue, il n'est pas de semaine — ou presque pas — où l'on ne nous demande l'adresse des studios de Nice et de Marseille. Voulez-vous faire du cinéma vous aussi ?

Prenez garde que l'ennui que vous ressentez chez vous ne vous fasse prendre vos rêveries pour des désirs. C'est un métier aussi ardu qu'un autre, en général on gagne peu en travaillant beaucoup et la réussite est une chose plus incertaine que n'importe où ailleurs ! Nous transmettrons vos lettres à Tino Rossi mais croyez qu'il en reçoit beaucoup d'autres.

Charles Z. à Béziers. — Tout ce que vous avez fait jusqu'à main-

tenant ne peut vous être d'aucune utilité, sauf pour vous illusionner sur un métier qui vous est encore complètement inconnu.

Il ne faut pas voir dans le cinéma la circonstance exceptionnelle comparable au billet gagnant de la loterie nationale. Quant au « culot » il peut aider parfois, mais n'y comptez pas trop. Travaillez, travaillez beaucoup et lorsque vous aurez enfin l'impression que vous ne savez rien faire, lorsqu'un grand acteur sur l'écran vous encouragera en vous donnant l'impression que tout reste à faire... alors seulement vous pourrez vous permettre de penser à tenter votre chance ; à la tenter seulement pour essayer probablement les plus gros désappointements.

Reine P. à Marseille. — Exceptionnellement, vous pouvez nous envoyer le montant de ce numéro en timbres-poste.

Yvonne A., à Marseille. — Comme vous pouvez le constater, nous sommes allés au-devant de vos désirs, car nous parlons de votre artiste favori dans le présent numéro.

France A., à Lyon. — Votre lettre a été transmise. Blanche Montel est à Paris. Jean-Pierre Aumont est parti pour l'Amérique. Nous ne connaissons pas ses projets. De nombreux artistes préparent des tournées en zone libre. Nous les annonceront au fur et à mesure qu'elles deviendront réelles.

Raymonde O., à Alger — Hélas, les pseudonymes sont interdits. Vous avez raison, l'Algérie est un pays magnifique et on devrait y faire du cinéma, mais jusqu'à présent, toutes les tentatives ont échoué. Comme vous l'avez certainement remarqué, nous parlons souvent de l'Algérie et nous lui avons consacré un article spécial dans le numéro du 24 octobre 1940. Conrad Veldt est un excellent acteur allemand qui a fait une brillante carrière en Allemagne, en France, en Angle-

terre et en Amérique. Actuellement, il joue à Hollywood. Robert Donat doit avoir dans les 35 ans. Il a tourné *Le Comte de Monte-Cristo* en 1934.

Olivia B., à Alger. — La mère de Madeleine Carroll est en effet Française. Son père est Anglais. Carole Lombard posait pour des photos publicitaires, Fabien Loris ne tourne pas en ce moment, mais nous parlerons certainement de lui.

Louise C., à Toulon. — Le film dont vous parlez ne sera certainement pas terminé puisque Georges Rigaud est parti pour l'Argentine. Les films tournés en zone occupée seront projetés sur les écrans de la zone libre dans le courant de la saison d'hiver. Louise Carletti tourne à Paris et il n'est pas question pour elle de revenir dans le Midi, tout au moins pour le moment.

NOS PHOTOS D'ARTISTES

SERIE I

ANDREX
Maurice CHEVALIER
Janine DARCEY
René DARY
Claude DAUPHIN
Jean DAURAND
Ketti GALLIAN
Jacqueline LAURENT
Pierre STEPHEN
RELLYS

SERIE II

ALIBERT
Gaby ANDREU
Paul CAMBO
CHARPIN
Georges FIDAMANT
Jim GERALD
Georges LANNES
Suzy PRIM
Germaine ROGER
Albert PREJEAN

Toutes ces photographies, format carte postale internationale, signées par le photographe des vedettes, Erpé à Nice sont récentes et inédites.

Elles ne peuvent être vendues séparément, et sont en vente à nos bureaux au prix de 25 francs la série. Pour les envois par poste, joindre 3 francs pour frais de port, de recommandation et d'emballage. Les règlements devront se faire par versement à notre C.C. Postal, A. de Masini 466-62 Marseille. Il ne sera tenu aucun compte des demandes d'envoi contre remboursement, ni des règlements en timbres-poste.